

religieuses qui témoignèrent du réveil de la vie chrétienne dans nos Eglises. A la suite du refus de la majorité du synode officieux, en 1848, d'affirmer explicitement la foi de l'Eglise, Frédéric Monod crut de son devoir de donner, sans être assuré du pain du lendemain pour lui et sa nombreuse famille, sa démission de pasteur national à Paris, et fonda, avec Agénor de Gasparin, l'*Union des Eglises évangéliques de France*, dans l'organisation desquelles il déploya sa multiple et infatigable activité. Ces Eglises ont pour base commune une confession de foi et une discipline. Leur synode se réunit tous les deux ans. Pasteur de l'Eglise évangélique de Paris avec son collègue Armand-Delille, puis avec M. A. Duchemin, F. Monod fit le voyage d'Amérique pour achever de recueillir les fonds nécessaires à l'érection d'un temple, qu'il eut la joie de voir terminé. Une affection de la gorge l'enleva en quelques mois à sa famille et à l'Eglise. Durant ces mois d'inaction et de grandes souffrances qui furent particulièrement difficiles à supporter pour une nature aussi forte et aussi vive que la sienne, il put encore édifier ses amis et glorifier Dieu par la patience et la soumission filiale avec lesquelles il accepta l'épreuve. Le 30 décembre 1863, Dieu le rappela à lui. Ce ne fut pas seulement l'Eglise de Paris qu'il avait édifiée durant quarante ans par sa parole, sa plume et son exemple qui le pleura ; ce fut toute l'Eglise chrétienne. Sa largeur de cœur, sa parfaite loyauté, la vaillance de sa foi et de son caractère lui avaient fait dans les Eglises évangéliques de toutes les dénominations de nombreux et chauds amis.

MONOD (Adolphe), illustre prédicateur et pasteur de l'Eglise réformée française au dix-neuvième siècle, né à Copenhague, le 21 janvier 1802, et décédé à Paris le 6 avril 1856. Son père, Jean Monod, originaire du canton de Vaud, fut d'abord pasteur de la colonie française protestante de Copenhague, puis de l'Eglise réformée de Paris, où il exerça un ministère long et honoré. Il avait épousé une danoise, descendante de réfugiés français, M^{lle} de Coninck, de laquelle il eut douze enfants qui ont compté plus tard, comme laïques ou comme pasteurs, parmi les hommes distingués du protestantisme français. C'est au sein de cette famille patriarcale, dans cette chaude atmosphère d'affection filiale et fraternelle et de haute culture intellectuelle, que grandit Adolphe Monod ; il y puisa de bonne heure cette élévation d'esprit, ce sérieux moral et ces fortes habitudes de travail qui le distinguèrent ; il y apprit aussi ce langage pur et classique qui est devenu comme une tradition dans cette famille privilégiée ; mais à cette première époque de sa vie, comme il le racontait lui-même, il ne connaissait pas encore l'Evangile dans sa puissance de régénération spirituelle. De 1820 à 1824, il fit à Genève ses études de théologie ; il se contenta tout d'abord de suivre le courant qui régnait à cette époque dans l'académie, celui d'un supranaturalisme assez superficiel qui, tout en maintenant l'élément objectif et surnaturel du christianisme, en négligeait le côté subjectif et diminuait la valeur de ces grandes réalités religieuses qui s'appellent la grâce, la rédemption, la conversion. — Il paraît que les premiers débuts du futur orateur ne furent pas heureux,

car, après avoir présenté sa première proposition, il écrivit à sa mère, confidente de ses pensées, que ne se sentant aucune aptitude pour la chaire, il désirait renoncer à la carrière pastorale et quitter la Faculté. Avec cette intuition de l'avenir qui éclaire parfois le cœur des mères, M^{me} Monod releva le courage abattu du jeune étudiant et, sans combattre directement son dessein, elle lui fit promettre de tenter un nouveau et sérieux effort, en consacrant à la composition de son second sermon, avec la meilleure partie de son temps pendant plusieurs mois, toutes les forces de son intelligence et toutes les énergies de sa volonté. Le succès éclatant qu'il obtint cette fois rassura pleinement le fils et la mère ; les professeurs et les étudiants de Genève saluèrent en lui un véritable orateur ; les noms même de Saurin et de Massillon furent rappelés dans la critique qui fut faite du discours ; humainement parlant, Adolphe Monod avait trouvé sa voie. Il lui restait à trouver la vraie voie religieuse, celle de la conversion par une foi personnelle et vivante en Jésus-Christ. — Ce fut à Genève, vers la fin de ses études, que commença la crise spirituelle qui le renouvela si profondément. A part les influences qui lui vinrent de la famille, et tout particulièrement de son frère Frédéric Monod, qui allait devenir un des apôtres du Réveil, et de sa digne sœur, M^{me} Babut, trois hommes concoururent par leurs écrits et par leur exemple à cette transformation morale : Louis Gaussen, l'aimable et éminent prédicateur et professeur de Genève, Charles Scholl, d'abord pasteur à Londres, puis à Lausanne, et Thomas Erskine, l'auteur de plusieurs traités remarquables d'apologétique qui mettaient en relief l'évidence morale du christianisme et son harmonie avec les besoins spirituels et immortels de l'âme humaine. Appelé en 1826 comme premier pasteur de l'Eglise française de Naples, Adolphe Monod apprit à connaître du même coup les graves responsabilités du ministère évangélique et l'insuffisance de ses forces personnelles et de ses convictions. Comme autrefois Saul de Tarse, dont il a si éloquemment commenté la vie, il se mit directement en face de « la sainte loi de son Dieu, » et comme lui, il fut convaincu de péché ; mais, comme lui aussi, il trouva son refuge et sa paix au pied de la croix. Les deux premiers sermons qu'il composa alors et qu'il publia l'année d'après (1828) : *La Misère de l'homme et la Miséricorde de Dieu*, portent la trace brûlante de cette révolution intérieure en même temps qu'ils commencent à révéler le grand orateur qui vient de surgir. — C'est avec cette première ferveur de sa foi qu'Adolphe Monod arriva à Lyon, où le vénérable consistoire de l'Eglise réformée l'avait nommé pasteur. Dans cette grande Eglise où d'anciennes traditions de probité et de moralité et des habitudes respectables d'assiduité au culte ne pouvaient pas dissimuler la pauvreté des croyances et la médiocrité de la vie religieuse dans la masse du troupeau, l'apparition d'un ministre de l'Evangile, jeune, éloquent, passionné, dévoré du zèle de la maison de Dieu et tout rempli de la doctrine de la grâce, devait inévitablement amener un conflit. On sait que ce conflit éclata et qu'il aboutit à la destitution d'Adolphe Monod, qui fut prononcée par le consistoire de Lyon en

avril 1831, et ratifiée par ordonnance royale le 19 mars 1832. Dans cette lutte pénible, le jeune pasteur manifesta une fermeté de principes et une ardeur de zèle qui ne fut pas exempte de quelques exagérations, mais qui resta constamment pure de tout sentiment d'intérêt personnel et de gloire propre. C'est à ce moment qu'il faut rattacher l'une de ses improvisations les plus éloqu岸tes, le sermon qui a pour titre : *Qui doit communier?* Après sa destitution, cédant aux instances d'un certain nombre d'amis chrétiens qui le suppliaient de ne pas les abandonner, Adolphe Monod s'unit à eux pour fonder l'Eglise évangélique de Lyon, en faveur de laquelle il adressa, en 1833, un chaleureux *Appel aux chrétiens de France et de l'étranger*. Il avait dû se résigner à célébrer le culte et à prêcher dans un local bien modeste, mais il vit bientôt le champ de son activité s'étendre et son ministère porter les plus beaux fruits. Sous la direction aussi intelligente que fidèle de son pasteur, l'Eglise évangélique de Lyon créa successivement les institutions et les organes nécessaires à son développement; elle ne voulut pas d'ailleurs arborer le drapeau de la dissidence et s'efforça de revêtir les trois grands caractères qui distinguent toute Eglise vivante : foi évangélique, charité fraternelle et activité missionnaire. D'autre part, Adolphe Monod, dont la réputation religieuse et oratoire allait grandissant, recevait de tous côtés des demandes de prédications, auxquelles il s'efforçait de répondre, et bien des temples nationaux comme bien des chapelles indépendantes retentirent de ses puissants et pressants appels à la repentance et à la foi. De cette période de son ministère datent la plupart des sermons imprimés qui constituent la « première série, » et parmi lesquels nous citerons comme de vrais chefs-d'œuvre du genre : *La Sanctification par la vérité; le Salut gratuit; Pouvez-vous mourir tranquille? La Compassion de Dieu pour le chrétien inconverti* (deux discours). La péroraison du premier de ces sermons, qui se termine par la peinture du départ et de la mort du jeune missionnaire, est restée justement célèbre. — En 1836, Adolphe Monod fut appelé comme professeur de morale à la faculté de théologie de Montauban. Il semblait au premier abord peu préparé pour l'enseignement; il avait plus de piété que de science, et il connaissait mieux les secrets de l'art oratoire que les difficultés de la théologie. Il n'en exerça pas moins une influence profonde sur plusieurs générations de jeunes gens qui se succédèrent sur les bancs de la faculté durant les onze années de son professorat (1836 à 1847); il fut vraiment pour eux à la fois un maître, un ami et un père spirituel. Ce n'est pas que son enseignement fût marqué de ce cachet d'originalité que peut seul donner un esprit créateur; mais, grâce à son admirable capacité de travail, grâce à la lucidité de son intelligence et à la merveilleuse netteté de son exposition, grâce surtout à cette flamme de vie religieuse qu'il portait dans son cœur et qui éclairait tous les sujets qu'il était appelé à étudier, le nouveau professeur sut bientôt captiver l'attention et quelquefois passionner l'intérêt de ses auditeurs. Dans la chaire de morale, qui était particulièrement appropriée à ses

talents et que, malheureusement, il ne fit que traverser, ses cours, dont on a conservé l'esquisse autographiée (*Morale chrétienne*, 1836 à 1839), furent pour plusieurs de ses élèves l'instrument d'un véritable réveil de conscience. — En 1839, désirant faciliter à son nouveau collègue et ami, M. G. de Félice, l'acceptation de l'appel qui lui avait été adressé, Adolphe Monod lui céda la chaire de morale et d'éloquence sacrée pour prendre celle d'hébreu, qu'il occupa jusqu'en 1845. A cette époque, poussé par le même esprit de désintéressement, il passa de l'enseignement de l'hébreu à celui de l'exégèse et de la critique sacrée. C'est là que l'attendait une autre forme d'activité et d'influence religieuse. Jusqu'à cette époque, les grandes questions que la critique sacrée agitait ailleurs, surtout en Allemagne, étaient restées à peu près ignorées à la Faculté de théologie de Montauban : sur cette importante matière, tous, professeurs et étudiants, avaient tout à apprendre. Adolphe Monod se livra à sa nouvelle tâche avec la conscience et l'ardeur qu'il savait apporter dans l'accomplissement de tous ses devoirs, s'efforçant de suppléer au défaut d'études préparatoires par un infatigable travail et une parfaite sincérité ; c'est ainsi qu'il initia progressivement ses élèves et s'initia tout d'abord lui-même aux problèmes si délicats et si complexes que soulève l'étude des origines du Nouveau Testament, de l'authenticité, de l'intégrité et de la canonicité des livres qui le composent (1845-1846). Le résultat de ce travail fut pour le maître et les étudiants le réveil de l'esprit critique, et, il nous faut l'ajouter, l'abandon de l'ancienne notion théopneustique et la recherche d'une base plus large et plus solide pour la doctrine de l'inspiration des Ecritures. A la fin du cours, le professeur reconnut loyalement que sur ce point, par l'effet de l'étude, ses convictions s'étaient modifiées et élargies ; quant aux étudiants, quelques-uns datent de cette époque le point de départ d'une modification d'idées qui a fini par aboutir à une entière révolution ; presque tous ont reçu de cette crise un véritable élargissement intellectuel. — L'action du professeur était d'ailleurs complétée par celle du prédicateur ; pendant près de dix années, Adolphe Monod occupa de dimanche en dimanche la chaire du temple de la Faculté, d'où il adressait aux étudiants et à un auditoire choisi des homélies, des méditations bibliques où son ferme bon sens exégétique et son incomparable talent d'élocution se faisaient toujours remarquer, mais où l'on sentait surtout la chaleur communicative d'une piété austère et vivante, toute nourrie du suc des Ecritures et de la contemplation du Seigneur. Les méditations sur la *Tentation de Jésus-Christ*, sur *Hérode et Jean-Baptiste*, qui parurent plus tard dans le recueil de ses sermons, et l'*Explication de l'épître de saint Paul aux Ephésiens*, imprimée après sa mort (Paris, 1866), sont le seul fruit que l'on ait conservé de cette série de prédications. De temps en temps, à propos d'une fête ou d'une collecte, Adolphe Monod était invité à occuper la chaire du temple consistorial de Montauban, où se pressait une foule avide de l'entendre ; pendant le congé de Pâques et les vacances de l'été, il répétait, après les

avoir soigneusement retravaillés, ces grands discours dans les temples de Bordeaux, de Marseille, de Nîmes, de Paris et d'ailleurs. C'est ainsi que se forma le second volume du recueil qui a maintenant pour titre : *Montauban*, et dont les sermons les plus remarquables sont : *Le géôlier de Philippiques*, *La crédulité de l'incrédule*, *L'amide l'argent*, *Dieu est amour*. Plusieurs sermons qui révèlent chez l'orateur une modification dans sa manière correspondante à celle qui s'était accomplie dans son point de vue, quoique insérés dans le troisième recueil intitulé *Paris*, remontent aussi à cette période féconde ; ce sont ses discours sur le *Fatalisme*, sur la *Femme* et sur *Saint Paul*, auxquels nous regrettons qu'on n'ait pu joindre un sermon d'apologétique toute morale, qui a laissé dans nos souvenirs une trace profonde sur le *Caractère de Jésus-Christ*. Pour ne rien négliger, ajoutons que cet illustre maître dans l'art de la chaire donnait à ses élèves des leçons hebdomadaires de débit oratoire, dont il a résumé l'esprit et les règles dans un discours imprimé (1840). Ajoutons aussi que c'est pendant son professorat à Montauban qu'il fit paraître (1840), à l'issue d'un concours où il partagea le prix avec M. Philippe Boucher, un livre qui eut un grand succès : *Lucile ou la lecture de la Bible*. Cet ouvrage appartient à son ancienne conception et résume avec un grand charme de style et un vrai talent dramatique, les arguments de l'école apologétique anglaise en faveur de la divine autorité de la Bible, qui se tirent de la valeur des miracles et des prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament. — Si Adolphe Monod avait su conquérir une place distinguée comme professeur, il demeurerait avant tout prédicateur et pasteur. Il le sentait vivement lui-même ; aussi, malgré le profond attachement qu'il avait pour la faculté de Montauban, malgré les regrets unanimes de ses collègues et de ses élèves, il crut devoir répondre en 1847 à l'appel qui lui était adressé par le consistoire de l'Eglise réformée de Paris, en acceptant le poste de pasteur suffragant dans cette Eglise où son père avait laissé de précieux souvenirs et où son frère Frédéric exerçait depuis longtemps son utile ministère. Nous ne pouvons le suivre avec autant de détails dans cette dernière période de son activité ; ce serait faire de l'histoire religieuse contemporaine, dont la plupart des témoins vivent encore. La modification théologique qu'il avait subie dans les dernières années de son professorat se fit bien sentir dans son discours d'installation : *La parole vivante* et, quelque temps après, dans son beau sermon sur les *Grandes âmes*. C'était bien toujours le même Evangile, l'Evangile du salut par la foi au Christ rédempteur, Fils éternel de Dieu, « mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification ; » c'était bien aussi la même notion sérieuse et tragique de la loi et de la sainteté de Dieu, du péché et de la condamnation de l'homme ; c'était bien encore la même confiance en l'autorité religieuse des Ecritures, la même disposition à les citer et à les invoquer en témoignage ; mais le point de vue où se plaçait le prédicateur était réellement modifié. Il aimait à présenter alors le christianisme plutôt comme une vie que comme une doctrine ; il le résumait tout entier, comme il aimait à le dire, dans « la personne vivante de Jé-

sus-Christ, » à laquelle la parole écrite a été chargée de rendre témoignage ; il insistait d'ailleurs avec force sur les débris de notre grandeur première, et sur l'harmonie préétablie entre l'Évangile, ou pour mieux dire, Jésus-Christ, et ce qu'il y a de vraiment grand, de divin en nous. Le sermon sur *Nathanaël* est aussi pénétré de cette pensée. Evidemment l'étude approfondie des questions religieuses, l'expérience de la vie et du ministère pastoral, et nous croyons pouvoir ajouter l'influence qu'exerçait alors un penseur éminent, dont Adolphe Monod lisait attentivement les écrits et vénérât le caractère, Alexandre Vinet, avaient déterminé chez lui comme chez d'autres enfants du Réveil, cet élargissement progressif de vues et de méthode, sans produire toutefois aucune de ces secousses violentes, aucune de ces ruptures avec le passé, qui sont l'étonnement et le scandale des âmes pieuses. Adolphe Monod resta jusqu'au bout le disciple fervent de Jésus-Christ, Dieu fait homme, et le lecteur assidu et croyant des Écritures divinement inspirées. — Dans les dernières années de sa vie, et en particulier sur son lit de souffrance, il sembla même vouloir revenir, au moins en partie, à son ancienne manière, et accentuer plus fortement certaines doctrines (voir ses discours sur la *Doctrine chrétienne* et ses *Adieux*). C'est que, dans l'intervalle, une nouvelle crise théologique, puis ecclésiastique, avait éclaté, et que l'éminent pasteur de Paris éprouvait le besoin de réagir contre de dangereux excès. Ce n'est pas ici le lieu de raconter la crise théologique, qui fut déterminée par la lettre de démission de M. le professeur Scherer à l'école de théologie de Genève (1849), et surtout par l'apparition de la *Revue de théologie de Strasbourg* (1850) ; nous n'avons pas non plus à parler de la lutte que la majorité orthodoxe du consistoire de Paris soutint, pour se maintenir et se consolider contre la minorité libérale. Adolphe Monod prit nettement parti dans cette lutte et défendit, toujours avec la plus grande loyauté, mais sans faiblir, la cause de l'orthodoxie, qui se confondait pour lui avec celle de l'Évangile. Le synode officieux de 1848, par son refus d'arborer le drapeau d'une confession de foi, avait déjà amené la sécession de Frédéric Monod et du comte Agénor de Gasparin, bientôt suivie de la fondation de l'*Union des Églises libres*. Ne croyant pas devoir se retirer avec eux, Adolphe Monod, qui partageait leurs convictions religieuses et leurs regrets, publia une brochure qui avait pour titre : *Pourquoi je demeure dans l'Église établie ?* où il expliquait les motifs de sa résolution à rester dans l'Église nationale ; pour lui « la voie spirituelle, » qui consiste à travailler dans un esprit de foi et de fidélité à la reconstitution doctrinale et au réveil religieux de cette grande Église, et à n'en sortir que lorsqu'on en est exclus ou que la situation est devenue intolérable, est préférable à la « voie de démission », qui consiste à en sortir volontairement et actuellement. La voie qu'il croyait la meilleure, il l'a suivie jusqu'à la fin avec une admirable persévérance. Sa grande parole venait puissamment en aide à la cause qu'il défendait. Quand il devait occuper la chaire, les temples de l'Église réformée de Paris regorgeaient d'auditeurs. — C'est dans cette période

qu'il prononça quelques-uns de ses plus beaux discours, les uns purement d'édification ou d'appel comme : *Qui a soif? Donne-moi ton cœur, Marie-Madeleine, Trop tard*; les autres où se fait sentir une intention polémique, tels que : *Exclusivisme, La doctrine chrétienne*. Le ministère pastoral proprement dit occupait aussi une partie considérable de son temps; la visite des malades, les conseils à donner à ceux qui le consultaient de tous côtés, l'instruction religieuse de la jeunesse et celle de ses propres enfants étaient l'objet de sa constante et chrétienne sollicitude. Le protestantisme évangélique tout entier regardait à lui comme à son guide; sa réputation allait grandissant à l'étranger, particulièrement en Angleterre où il avait fait entendre plus d'une fois la parole évangélique, en se servant de la langue même du pays. Aussi fut-il appelé à prendre une part importante à la première assemblée de l'Alliance évangélique, tenue à Londres en 1846. Pendant que le vaillant serviteur de Dieu accomplissait son œuvre, la maladie faisait incessamment la sienne. Déjà atteint depuis quelques années par un mal redoutable qui minait lentement ses forces, Adolphe Monod continua à se dépenser au service de son Maître; mais le moment vint où il dut céder et où il se coucha pour ne plus se relever. Au mois de juin 1855, le dimanche de Pentecôte, il prêcha son dernier sermon; dix mois après, quinze jours après Pâques, le 6 avril 1856, il rendait son âme à son Dieu-Sauveur. C'est sur son lit de souffrances que, de dimanche en dimanche, au moment de prendre la communion avec sa famille et quelques amis rassemblés dans sa chambre, il prononça avec une voix quelquefois entrecoupée par des exclamations arrachées par la douleur, ces touchantes allocutions qui ont été plus tard imprimées sous le titre d'*Adieux d'Adolphe Monod à ses amis et à l'Eglise, octobre 1855 à mars 1856*. Ce livre est resté et restera dans l'Eglise comme le testament sacré d'un de ses pasteurs les plus éloquents et les plus aimés, comme une sorte de nouvelle *Imitation de Jésus-Christ*, ainsi que l'a désigné une plume autorisée et impartiale. — Avant de finir, essayons de caractériser les éléments essentiels de ce grand talent oratoire. Au point de vue physique, Adolphe Monod n'était doué ni d'une haute stature ni de traits réguliers; mais il portait sur son visage l'expression d'une grande distinction intellectuelle et d'une grande bonté, avec un reflet de mélancolie que tempérait un sourire plein de douceur. La chaire avait d'ailleurs pour effet de le grandir et de le transfigurer. Sa voix avait un timbre particulier, aussi sonore que profond, qui charmait l'oreille et remuait le cœur; son geste était d'une justesse irréprochable, et, à certains moments, d'une saisissante beauté; son action oratoire, dont il avait soigneusement, dès sa jeunesse, perfectionné les qualités, était, dans ses grands sermons, extrêmement mouvementée; quand il n'était pas suffisamment prêt ou en train, on pouvait reprocher à son débit une allure un peu solennelle et un ton de voix « un peu chantant, » comme il le reconnaissait un jour lui-même avec simplicité. Chacun de ses discours était pour lui l'objet d'une forte méditation; il en écrivait avec soin les parties

principales, laissant le reste à l'état de notes bien coordonnées ; il unissait ainsi les libres allures de l'improvisation avec la discipline d'une sérieuse préparation. Dans ses méditations familières, il improvisait avec une pureté et une clarté de style remarquables. Le plan et l'ordonnance générale du sermon sont chez lui d'une grande beauté, mais d'une beauté toute classique dont le type se retrouve chez les grands prédicateurs du dix-septième siècle ; on n'y rencontre que rarement ces digressions imprévues et ces fines allusions pleines d'actualité, dont on est de nos jours si prodigue. L'orateur y reste toujours fidèle à sa préoccupation dominante : l'unité du sujet et le sérieux de l'acte qu'il accomplit en le traitant. C'est une âme éclairée par la Parole de Dieu et régénérée par le saint Esprit qui parle à d'autres âmes pour les amener captives à l'obéissance de Dieu par Jésus-Christ. Aussi ses sermons produisent-ils souvent l'impression d'un drame, dont les péripéties sont parfois émouvantes et dont le dénouement est d'un pathétique extraordinaire. La longueur de quelques-uns dépassait déjà alors l'attention des auditoires ordinaires ; elle paraîtrait de nos jours excessive ; la fin en particulier était trop prolongée ; on pouvait y compter quelquefois deux ou trois péroraisons accumulées. La partie de l'art oratoire que l'on a nommée l'*invention* n'est pas chez Adolphe Monod d'une grande nouveauté ; il emprunte la matière de ses pensées, soit aux immortels lieux communs de l'éloquence religieuse, soit aux doctrines évangéliques mises en circulation par le réveil religieux dont il était un des plus nobles représentants ; mais comme il sait rajeunir et agrandir son sujet par le point de vue oratoire où il se place, par le sérieux mêlé d'onction de sa parole, par l'ardent et profond amour pour les âmes que respirent tous ses discours ! Quelle richesse d'imagination il déploie, quelle vive sensibilité religieuse il manifeste, tempérée et gouvernée par un talent dialectique de premier ordre ! et comme il connaît et sait faire connaître et aimer les saintes Ecritures ! Il nous sera cependant permis d'exprimer deux regrets : le premier, que cet éminent prédicateur n'ait pas eu plus souvent recours, dans le choix de ses arguments et de ses citations, aux annales de l'histoire, en particulier de l'histoire de l'Eglise ; le second, qu'il n'ait pas donné à sa prédication ce caractère de familiarité et d'abandon, ces allures plus simples et plus libres qui l'auraient rapprochée d'une sérieuse causerie, et qui semblent de plus en plus réclamées par les exigences du goût moderne. Mais ce que nous nous plaisons surtout à rappeler en terminant, c'est que l'autorité de cette puissante parole se fondait surtout sur la valeur morale du prédicateur. Adolphe Monod n'a pas été seulement un grand orateur, il a été aussi un grand chrétien ; son éloquence n'était pas faite seulement d'imagination, de logique et de sentiment ; elle était faite d'aspirations et d'expériences chrétiennes, de luttes et de victoires spirituelles ; elle s'alimentait sans cesse à la source vive de toute éloquence religieuse vraiment digne de ce nom, au contact de ces « trois grandes choses qui demeurent : la foi, l'espérance et l'amour. » — Sources : *Sermons par Adolphe*

Monod, 1^{er}, 2^e et 3^e recueils en 4 vol. ; *Sermons détachés* ; *Lucile ou la lecture de la Bible* ; *Discours d'installation à la faculté de théologie de Montauban*, 1836 ; *Discours prononcé à l'ouverture d'un cours de débit oratoire*, 1840 ; *Pourquoi je demeure dans l'Eglise établie*, 1848 ; *Explication de l'épître de saint Paul aux Ephésiens* ; *La destitution d'Adolphe Monod* ; *Adieux* ; *Etudes contemporaines*, par E. de Pressensé : souvenirs personnels du signataire de cet article. N. RECOLIN.

MONOPHYSITISME, hérésie relative à la personne de Jésus-Christ. La condamnation de Nestorius à Ephèse (431) avait eu bien plutôt la signification d'une victoire personnelle remportée par le patriarche d'Alexandrie sur son collègue de Constantinople, comme le prouve le compromis signé en 433 entre Cyrille d'Alexandrie et Jean d'Antioche, que celle d'un triomphe de la christologie alexandrine sur la christologie de l'école d'Antioche. Aussi les partisans de la doctrine d'une seule nature en Christ, Dioscure, le successeur de Cyrille depuis 444, et surtout l'archimandrite Eutychès de Constantinople (voir cet article), cherchèrent-ils les années suivantes à faire prévaloir leur opinion dans l'Eglise, ce dernier allant même jusqu'à nier l'homousie du corps de Christ avec le nôtre, ce qui conduisait au docétisme. Après un triomphe passager au « synode des brigands » d'Ephèse (449), ils virent leur manière de voir condamnée à l'égal du nestorianisme par le concile de Chalcédoine (451). Rejetés de la communion orthodoxe, ils essayèrent à plusieurs reprises de ressaisir la prépondérance dans l'Eglise ; mais leurs tentatives échouèrent, le symbole de Chalcédoine resta en vigueur, et ils finirent, comme les nestoriens, par constituer un parti ecclésiastique indépendant, qui, bien que fractionné en un grand nombre de sectes, s'est également perpétué à travers les âges jusqu'à nos jours. S'ils abandonnèrent l'opinion particulière professée par Eutychès sur le corps du Christ, ils demeurèrent fermement attachés à leur idée d'une nature unique que le Seigneur aurait possédée ici-bas, et reçurent pour ce motif de leurs adversaires le surnom de *monophysites*, par opposition au *dyophysitisme* de la doctrine ecclésiastique. Nous nous bornerons ici à raconter les principaux épisodes de leur lutte contre l'Eglise orthodoxe. — Quand on apprit en Orient les décisions du concile de Chalcédoine, des soulèvements populaires éclatèrent de différents côtés. A Jérusalem, un parti de moines et de gens du peuple fanatisés déposséda le patriarche Juvénal, qui avait adhéré au nouveau symbole, pour élever à sa place le moine monophysite Théodose. Celui-ci remplaça aussitôt les évêques orthodoxes de Palestine par ses adhérents. A Alexandrie, le peuple s'insurgea contre le patriarche Proterius ; la sédition, un instant victorieuse, dut être réprimée par les armes. Alors le parti vaincu, rompant avec le patriarche imposé par les troupes impériales, se choisit un nouveau chef en la personne du presbytre Timothée Ælurus (αἰλουρος). En 457, à la mort de l'empereur Marcien, nouveau soulèvement. Proterius fut tué et Ælurus prit possession du siège d'Alexandrie ; mais son triomphe fut de courte durée : Léon le Thrace le déposa et le remplaça par un évêque dyophysite animé d'intentions conciliantes, qui réussit à rétablir pour quelque temps la paix dans l'Eglise d'A-